

Cette parole du grand homme est l'expression du sentiment qui est au cœur de tous ceux qui ont eu le bonheur de bien faire leur première Communion. En effet, quand, ramenant notre vie devant nous, nous cherchons un jour de joie sans mélange, n'est-ce pas le jour où nous approchâmes la première fois de la Table sainte qui se présente à notre pensée avec sa céleste auréole, avec ces cloches qui envoyaient dans les airs des notes si triomphantes, avec ce temple saint décoré de ses plus magnifiques ornements, avec les suaves parfums de l'encens, avec ces vêtements de pureté et d'innocence, avec ce cierge, symbole de notre foi et de notre charité, avec ce chapelet que nous égrenions avec tant de piété, avec ces fronts radieux, avec ces larmes de notre mère, avec cette émotion religieuse qui planait sur toute l'assistance des fidèles, avec les paroles émues de notre pasteur ? N'est-il pas vrai qu'en ce jour nous nagions, pour ainsi dire, dans un océan de bonheur ; n'est-il pas vrai que nous avions le cœur délicieusement dilaté ; n'est-il pas vrai que nous sentions, pour ainsi dire la présence de Dieu et que si on nous eut demandé ce que c'est que le ciel, nous aurions tout naturellement trouvé la réponse d'un premier communiant : « LE CIEL, C'EST UNE PREMIÈRE COMMUNION QUI DURE TOUJOURS ! »

O Dieu, que votre bonté est grande ! O Seigneur, que vos miséricordes sont ineffables ! O Sauveur, combien vous aimez les enfants ! A la Table sainte, vous les enivrez des plus suaves douceurs, mais aussi vous les comblez d'incroyables trésors surnaturels, en répandant sur eux les plus abondantes bénédictions ; vous les rendez heureux d'un bonheur qui n'est pas de la terre et vous les enrichissez des grâces les plus signalées, *prævenisti eum in benedictionibus dulcedinis!*

II

C'est un fait vraiment bien remarquable, que les saintes Écritures nous remettent fréquemment sous les yeux : quand, pour la première fois, Dieu entre en rapport intime avec quelqu'une de ses créatures, il la comble de ses dons les plus précieux, il verse sur elle avec une prodigalité merveilleuse l'abondance de ses grâces. Il ne faut pas s'en étonner : Dieu est la bonté infinie, et le bien ne souhaite rien tant que de se communiquer ; et, dès qu'il en trouve l'occasion, il satisfait ce que j'oserai appeler sa divine passion de bienveillance et de bienfaisance. Tel le fleuve, une fois ses digues rompues, répand avec impétuosité ses flots devenus libres, *fluminis impetus lætificat civitatem Dei* (1). D'autre part, Dieu est le Dieu sauveur, il veut le salut de tous, et sitôt qu'on l'approche avec foi et confiance, il fait l'œuvre de son amour, il s'attache à gagner les cœurs en les sanctifiant avec plénitude. Voyons plutôt. Jésus est encore dans le sein de sa mère ; il va visiter sainte Élisabeth et saint Jean, et il se montre si généreux et si bienfaisant dans cette première entrevue, qu'Élisabeth éprouve une indicible émotion, un bonheur inoui, elle prophétise et dit des paroles qui seront répétées à jamais dans le temps et dans l'éternité. Quant à S. Jean, il est purifié de la tache originelle avant sa naissance, il tressaille d'allégresse, il est rempli de grâces sublimes qui doivent faire de lui le digne précurseur du Sauveur.—Les bergers viennent adorer à

(1) Ps. XLV, 5.

la crèche le Messie nouveau-né, et, dans cette première adoration, ils sont remplis de délices qui ne sont pas de la terre et ils emportent les trésors de la sanctification la plus excellente. — Les mages viennent se prosterner devant le berceau de l'Enfant-Dieu, et les voilà transformés en hommes nouveaux, apôtres et martyrs de la loi nouvelle. — Comment redire les richesses spirituelles que recueillirent et le vieillard Siméon, et Anne la prophétesse, et les apôtres, la première fois qu'ils approchèrent du Sauveur ? Or, la première Communion est la première rencontre de l'infiniment puissant et de l'infiniment bon avec l'enfant ; aussi quelles bénédictions s'échappent de son Sacré-Cœur, *Et benedicebat eos !* (1)

Avec l'enfant ! nous l'avons dit, répétons-le : Jésus aime les enfants d'un amour particulier, à cause de leur faiblesse, de leur innocence, de leur simplicité, de leur humilité. Et à la Table sainte, dans la première Communion, il trouve une première et solennelle occasion de leur témoigner sa dilection : quoi d'étonnant, s'il en use comme le Dieu très bon et très puissant sait le faire ? *Et benedicebat eos !*

D'autre part, n'est-il pas vrai que plus l'air est pur, plus il est pénétré par les rayons du soleil, et que le bois s'assimile d'autant mieux des ardeurs de la flamme qu'il renferme moins d'humidité ? De même, mieux les cœurs sont préparés à recevoir ses dons, plus Dieu multiplie ses faveurs. Or, quelles sont admirables les dispositions des enfants lorsqu'ils participent pour la première fois au banquet sacré ! On peut le dire, la première Communion est de toutes les Communions celle

(1) Marc., x, 16.

qui a la plus parfaite préparation. Préparation de réflexion par les multiples instructions du catéchisme et de la retraite ; préparation de pureté par une confession bien réfléchie, bien détaillée et bien douloureuse ; préparation de prière par des supplications prolongées, répétées, fortifiées par toutes les ressources de l'union et du bon exemple ; préparation de saints désirs et d'ardent amour ! Aussi bien la première Communion est-elle, entre toutes les autres, féconde en grâces et en bénédictions : *Et benedicebat eos !*

Mais quelles grâces et quelles bénédictions ! Aux premiers communians Jésus distribue ses dons sans mesure. Il accorde tout ce qu'ils demandent et infiniment plus qu'ils ne sollicitent. Il ne dit pas seulement : « Que voulez-vous que je fasse pour vous ? » Mais, faisant appel à sa science infinie qui voit dans les ténèbres de l'avenir et qui discerne tous les dangers, tous les obstacles, toutes les difficultés, satisfaisant, d'autre part, son désir de sauver des âmes qui sont si bien disposées et qui sont si parfaitement à lui en ce jour solennel, il donne et il donne encore. Ce n'est pas de la générosité, c'est de la prodigalité ; aux grâces il ajoute les grâces ! Grâce d'une foi si lumineuse qu'elle approche des clartés de la vision ; grâce d'une confiance candide qui demande simplement sans soupçonner qu'elle puisse éprouver un refus ; grâce d'un amour de Dieu si joyeux, si doux et si fort qu'on est prêt à tout sacrifier, même la vie plutôt que de renoncer au Sauveur ; grâce de dégoût pour les faux biens du monde et d'amour pour notre sainte religion ; grâce d'affermissement dans les vertus et d'éloignement pour ce que la conscience condamne ; grâce de transformation sublime qui confère une abondance de vie surnaturelle et fait vivre de la vie de Jésus lui-même, avec qui on contracte à la Table

sainte une union si mystérieuse et si sanctifiante ! *Et benedicebat eos !*

Mais ce n'est pas assez dire que d'affirmer que la première Communion est la Communion des richesses spirituelles, des célestes bénédictions. Pour être complètement exact et la mieux apprécier encore, il faut dire qu'elle est la Communion décisive, qu'elle procure tant de grâces, qu'elle est un signe non équivoque de prédestination, en sorte que c'est avec raison que l'expérience a formulé cet adage : TELLE PREMIÈRE COMMUNION, TELLE ÉTERNITÉ !

Comment en serait-il autrement ?

Par un pacte solennel, Dieu s'est donné à l'enfant et l'enfant s'est donné à Dieu. Dieu garde sa parole pour mener à bonne fin l'œuvre qu'il a commencée, *qui cœpit opus bonum ipse perficiet*. Il continue à répandre les secours surnaturels dont il a offert les prémices au banquet sacré, la grâce sacramentelle de l'Eucharistie, grâce de paix, de bonheur, de force, de vie spirituelle. Il faut que cette promesse se réalise : « Celui qui me reçoit en nourriture vivra par moi, comme je vis par mon Père ; il a la vie éternelle ; je le ressusciterai pour la gloire au dernier jour. » Il frappe à la porte du cœur, il excite, il encourage, il assiste, il protège. Le premier communiant est devenu son bien ; lui, le Dieu jaloux, ne veut pas l'abandonner, il fera tout pour le conserver. Et pour peu que la créature donne sa bonne volonté, le Créateur triomphera dans l'œuvre du salut ; et les divines semences qu'il a déposées au cœur de l'enfant deviendront une splendide moisson que les anges du paradis seront heureux de recueillir.

D'ailleurs n'est-il pas vrai qu'au jour de la première Communion les heureux convives du Seigneur prient et prient beaucoup. N'est-il pas vrai que, sous l'inspira-

tion de leurs parents et de leurs pasteurs, ils demandent avant tout la sagesse et la persévérance dans le bien ? N'est-il pas vrai que leurs prières sont éminemment agréables à Dieu à cause de la pureté de l'âme d'où elles jaillissent, à cause de la ferveur qui les anime, à cause de la faveur exceptionnelle du jour où elles sont formulées et dans lequel le Seigneur est particulièrement incliné à la condescendance, à la miséricorde et à la générosité ? Comment ces prières seraient-elles inefficaces et n'obtiendraient-elles pas leur effet ?

D'autre part, la première Communion, par sa minutieuse préparation, par sa solennité grandiose, par l'action intime de Jésus descendant dans les cœurs avec toutes ses amabilités et toutes ses grâces, par la saisissante rénovation des vœux du baptême, par la délicieuse consécration à la sainte Vierge, fait dans l'âme de l'enfant une impression profonde, ineffaçable ; il lui fait contracter en un seul acte l'habitude du bien. Il a senti pour toujours les grandeurs, les beautés et les douceurs du juste et de l'honnête et a pris, pour ne plus la perdre, l'horreur du mal ; instinctivement, il sera incliné à bien faire et détourné de mal agir. Quand on a versé dans un vase un parfum précieux et pénétrant, il en garde le goût : à la première Communion, nous avons pris le goût de la vertu. Que dis-je ? Nous avons pris le goût de Dieu lui-même, *sapor Dei*, selon l'expression d'un grand docteur. Bon gré mal gré nous sommes inclinés vers ce Dieu si bon qui est venu nous visiter, nous nourrir de sa chair adorable, vers Dieu qui s'est uni à nous par des liens si étroits, vers Dieu dont nous avons pris la ressemblance, dont nous avons goûté les charmes inénarrables et les perfections infinies !

Ah ! il faut bien l'avouer, la première Communion

bien faite ne nous confirme pas en grâce et ne nous rend pas impeccables. Il en est qui, après avoir savouré les délices du Seigneur, se laissent séduire par les grossiers plaisirs du siècle. Il en est même qui s'égarèrent bien loin dans les voies de l'iniquité. Mais si la première Communion a été bonne, qu'on ne perde pas confiance. Les grâces de cette grande action revivront. La première Communion, en effet, a buriné dans l'âme, et au meilleur endroit, une démonstration lumineuse, puissante, irrésistible, plus efficace que celle des livres et des discours, de la religion que l'on a oubliée, et peut-être blasphémée et combattue. Il y a eu un jour, où, l'âme pure et exempte de la tyrannie des passions, a senti la vérité et les charmes de la religion ! Que ce souvenir soit évoqué par une grâce intérieure ou par la voix d'un cœur ami, à l'heure propice, et l'on est touché, et la conversion s'opère, et la foi et la vertu reprennent leur empire. J'en trouve un bel exemple dans la vie d'un saint prélat, ami dévoué de l'enfance et zéléteur infatigable de la dévotion eucharistique. Il y a quarante ans environ, dans l'un des hôpitaux de Paris, l'hôpital Necker, se mourait un jeune homme que les mauvaises fréquentations et la presse impie avaient entraîné bien loin de Dieu. Déjà de nombreuses tentatives avaient été faites pour sa conversion, mais inutilement. M. de Ségur, qui fut Mgr de Ségur, vint visiter cet hôpital, en qualité de membre des Conférences de saint Vincent de Paul. Il s'approche du moribond pour essayer de le ramener à Dieu, il s'informe de son état, il lui offre ses services, mais le malade, devinant dans ces charitables démonstrations un siège de sa conscience, prend un visage sévère, un regard menaçant, il ne répond pas un seul mot. Tout à coup, par une inspiration divine, M. de Ségur se penche vivement vers

le moribond et lui dit à demi-voix : « Avez-vous fait une bonne première Communion ? » Cette parole fit sur le malade l'effet d'une commotion électrique. Ses traits s'adoucirent et il murmura plutôt qu'il ne dit : « Oui, Monsieur. » — « Eh ! bien, reprit le charitable interlocuteur, n'étiez-vous pas bien heureux en ce jour-là ! » Et le malade avec plus de douceur encore : « Oui, Monsieur », et au même instant deux grosses larmes coulèrent sur ses joues. — Et pourquoi, continua M. de Ségur, étiez-vous heureux alors, sinon parce que vous étiez pur, chaste, aimant et craignant Dieu, en un mot bon chrétien. Mais ce bonheur peut revenir encore, le bon Dieu n'a pas changé ! » Et le malade continuait à pleurer. — « N'est-ce pas, poursuivit l'apôtre, que vous voulez bien vous confesser ? » — « Oui, Monsieur, dit-il alors d'une voix forte. Il se confessa et il fit une mort de prédestiné !

Comme conclusion de ce discours, prenons la résolution, toutes les fois que nous savons qu'une première Communion doit se célébrer, de prier avec ferveur pour les enfants qui sont appelés à y prendre part. La première Communion décide du sort éternel. Si elle est bonne, c'est le paradis ; si elle est mauvaise, hélas ! c'est un obstacle, non pas irrémédiable, mais très grand au salut ! La prière en cette occurrence est un grand acte de charité ! D'autre part, conservons précieusement le souvenir de notre première Communion. Célébrons-en l'anniversaire par des actes de religion particuliers. Offrons-y à Dieu le vif témoignage de notre reconnaissance, formulons à nouveau nos résolutions, approchons-nous des sacrements et renouvelons avec toute la sincérité et la ferveur de notre âme les vœux de notre baptême. O première Communion, sois le charme, le parfum, le baume de notre vie ! Oh ! Sei-

gneur, faites que ma dernière Communion ressemble à la première ! Qu'elle soit, elle aussi, toute lumineuse de foi, toute suave de confiance, toute ardente de charité !

J'ai toujours cru fermement que ma première Communion avait été la bénédiction de ma vie.

GÉNÉRAL DE SONIS.



CHAPITRE XVII

LA COMMUNION PASCALE

*Aruit cor meum quia
oblitus sum comedere
panem meum.*

Mon cœur s'est desséché parce que j'ai oublié de manger mon pain.

(Ps. LXI, 5).

On raconte qu'un mobile de la Bretagne avait été, en 1870, emmené captif sur la terre étrangère. Le froid, la misère, le chagrin que lui causaient les défaites de la patrie, par dessus tout ce mal terrible qu'on appelle le « mal du pays », le jetèrent dans une maladie de langueur qui eut bien vite raison de ses forces. Les soins et les remèdes restaient sans effet ; son état allait empirant ; il descendait à grands pas vers la tombe. Son vieux père, sans nouvelles, le croyait mort, quand arrive une lettre annonçant la maladie de son fils et disant que l'unique remède serait la visite de quelqu'un de la famille. Le vieillard se redresse, et, malgré ses 70 ans, il part. Après mille fatigues et mille difficultés, il arrive auprès de son enfant. Celui-ci est si faible qu'il ne reconnaît pas son père.